***La maison poésie, par Jean Claude Valin.***

La maison d'école, je n'ai pas trop de peine à en habiter le thème, j'y ai vécu une bonne partie de ma vie.

La poésie, c'est ce qui fait que le mot maison est habitable, par la rêverie mémorisante, imaginante et éventuellement écrivante sur de la matière bachelardienne oscillant entre vécu et langage. Et ce que les mots disent c'est, dans l'ouvert des sens multiples, la polysémie des possibles, un arrière-pays des mots qu'ils masquent autant qu'ils le révèlent avec sa coquetterie des sous-entendus. *« Gedichten das heiszt unter dem Wort das Urwort flnden »*, écrit Novalis, c'est-à-dire *« Faire poème, cela signifie derrière le mot trouver l'arrière-mot. »*

Les mots parlent dans le poème comme l'école bruissante des premières jouissances langagières de l'enfant, mais ce n'est pas pour se réduire et nous réduire à *« Passe-moi le sel, s'il te plaît »,* à la fonction objective et pratique du langage. Dans sa *Poétique de l'espace,* Bachelard tourne autour du mot *« maison »* avec l'arbre, la hutte, le nid, la coquille, le rond, l'immensité de l'intime, la miniature, les coins, le dedans-dehors et le dehors-dedans, les portes et fenêtres, la cave, le grenier, les tiroirs, coffres et armoires, la maison-univers, car la maison c'est le prolongement du corps vers l'univers et l'album de notre *« métaphysique concrète »,* autre définition de la poésie selon Bachelard.

Les institutions en charge de la poésie à Paris s'appellent l'une *« Maison de Poésie »* et l'autre *« Maison de la Poésie* », il fallait que la pulsion imaginante associant les deux mots fût forte pour qu'on prît le risque de la confusion. Deux mots clefs, et l'association de mot et de clef illustre aussi la prégnance de cette poétique de la maison aux origines du langage et de la poésie.

C'est sa propre maison fantasmée que l'enfant apprend à revivre sans cesse dans les formes d'un imaginaire codifié par le langage de l'école et c'est soi-même qu'il apprend à connaître ainsi, comme le montrent abondamment et significativement les dessins et peintures de la maison archétypale et spontanée par l'enfant qui vient d'accéder à la parole, à l'expression possible des fantasmes les plus originaires mais refoulés et défoulés dans dessins et peintures.

Tout enfant à l'école vit cette ambivalence entre l'interdit et le permis, le code et la spontanéité, la règle et l'expression libre, le soi et le groupe, la maison familiale et la classe. Quand moi, l'enfant d'*« instits»* et de la bonne confusion, j'eus à en vivre la rude opposition, c'était dans le dur hiver 1945 où il n'y avait pas grand-chose et rien de bon à manger à l'internat du collège, et où il gelait dans les dortoirs et la salle d'eau qui ressemblait aux abreuvoirs d'étables, le pion à qui je demandais une couverture de plus sur mon lit, *« Msieu chez moi j'ai un gros édredon et plein de couvertures »,* m'envoya rudement balader : *« Oui mais ici t'es pas chez toi, mon bonhomme!»*

L'enfant de l'instit qui habite la maison d'école vit l'ambiguïté entre famille et village ou quartier, la confusion des genres quand, à la table de la cuisine ou de la salle à manger, le père ou la mère incarne le censeur de la table de multiplication et de toutes les règles de grammaire et de tous les règlements sociaux, et quand la petite histoire familiale est l'occasion de rappeler la grande Histoire avec un grand H et une grande hache. Les enfants Brontë, le petit Vincent Van Gogh ou Ingmar Bergman ont fait parfois dans la douleur germinatrice de créativité l'expérience du père pasteur et recteur puritain un peu terrifiant dans un environnement de même. Les *« hussards noirs »* de la IIIe République française n'étaient pas dépourvus d'un certain puritanisme dans leur morale et leur mise vestimentaire, tout en étant aussi les passeurs de l'imaginaire à travers des textes émouvants, des poèmes pour la récitation, fussent-ils d'une poésie convenue corsetée à la Heredia, Leconte de Lisle, Coppée, Samain ou Sully Prudhomme, les Parnassiens ayant la prédilection des manuels scolaires et du goût des instits d'avant la dernière guerre.

Quand bien même le père de l'enfant n'en écrivait pas, de ces poèmes néoparnassiens bien moulés dans la forme, mais parfois portant trace d'une certaine folie langagière, d'un daïmon poétique. Mon père fut prix Verlaine de l'Académie française. Le père Cadou montra à son fils, avec qui une complicité s'établit après la mort de sa mère, de gros cahiers de ses poèmes et ce fut, et c'est toujours, un avatar du complexe d'Œdipe bien original et bien originel d'une émulation passionnée.

Si l'imprégnation de la classe s'infiltre dans la maison, l'inverse se produit également. Infiltration de la vie extérieure dans la vie intérieure de la maison organiquement unies dans le vécu. J'avais tout enfant éprouvé ce sentiment de profanation, mais pouvant être délicieuse, par les écoliers envahissant la cour de l'école qui était aussi la nôtre privative, la classe où j'étais chez moi avant leur arrivée. Ils y apportaient des senteurs de terre, de végétal, de ferme, des odeurs de corps humains et animaux, des parlers criards, des patois, de la bousculade, de l'imprévu, cela pouvait me fasciner, m'attirer ou m'agacer selon. J'étais jaloux des bouquets de fleurs que les galopins apportaient à ma mère. De l'écureuil mort, du hérisson vivant, des fossiles trouvés en labourant qu'ils apportaient à mon père. Chaque matin, la rentrée était porteuse de cette invasion de sentiments mélangés, ambigus, récusant mes privilèges d'enfant-roi dans mon fief. Et que dire de la rentrée après les grandes vacances où j'avais oublié ces grandes invasions des barbares ? Parfois, c'était la réunion, le soir dans la classe, des chasseurs ou des parents d'élèves, et j'entendais de mon lit ces voix étrangères. Quand ce ne fut pas, même, la réunion, convoquée par un sous-officier de la Kommandantur, des producteurs de Kartoffeln ou de porcs quand la salle de la mairie s'avérait trop petite. La profanation elle-même participe du sacré.

Et tant de vases communicants, de tuyaux, de fuites et d'entrées entre le village et notre maison me donnaient des chances et de l'importance : mon père secrétaire de mairie, maître des tickets de ravitaillement, monnaie de tous les échanges, mon père résistant engagé dans des actions clandestines risquées auxquelles il m'associa (poste émetteur vers l'état-major allié, apporté via l'Espagne par le colonel Rémy et caché dans un pailler de ferme, parachutages, atterrissages de nuit dans un champ de maïs entre des torches, bombardements par les Lightnings P 38 de Thouars, sa gare de triage importante et son usine d'armement, pendant lesquels nous nous réfugiions dans la profonde cave taillée dans le roc d'Ulysse le bouilleur de cru et vigneron ami). J'ai aidé mes petits camarades paysans aux travaux des fermes. Les Allemands exigeaient que les classes ramassent les doryphores verts bariolés et leurs larves rouges sur les feuilles de pommes de terre, le tout gluant et répugnant dans les seaux fabriqués avec les grands pots de confiture en fer-blanc ou les boîtes de conserve, percés de deux trous pour l'anse d'un bout de fil de fer. Tous accroupis 2, et les garçons regardant entre les cuisses des filles.

L'enfant de l'instit est à la fois choyé et détesté par les élèves de l'école, bien entendu.

Envahissement de mon domaine par la vie du village et même invasion de nos bâtiments par des centaines de réfugiés du Nord et de l'Est pendant l'exode de mai-juin 1940, ils sont restés tout l'été sur la paille dans les deux écoles et dans les salles désaffectées de la mairie, j'ai joué ensuite pendant des années avec des vêtements, des jouets, des sacs à main, des miroirs, des photos, des objets mal identifiés abandonnés là. Un officier polonais m'a fait cadeau d'un petit appareil photo en bakélite que j'ai sous les yeux en écrivant cela. *« Et c'est ainsi qu'on écrit l'Histoire »* était une formule rituellement répétée par mon père. Le drapeau tricolore était rangé au milieu de nos balais dans un placard. Un jeune crocodile empaillé offert à l'école par un officier colonial en 1900 faisait partie de mes dieux lares. Le public et le privé se mêlent dans la maison d'école, son *« espace potentiel »* et ses *« objets transitionnels »* pour reprendre les concepts du psychanalyste anglais Winnicott, et l'ambivalence y entretient son va-et-vient entre le dedans et le dehors propre à un certain délire fertile.

La classe de mon père ou de ma mère et celle de ma femme furent reliées à la maison-mère (habitée par notre être profond) par le cordon ombilical de la naissance à la communication sociale, la parole et l'écrit qui donnent son sens au mot *« classe ».* Couloir, corridor, escalier, entre l'intime, le vécu viscéral et sentimental de l'habitation et le solennel, le code social et linguistique de la classe, j'ai plusieurs fois par jour passé de l'un à l'autre versant, et parfois seul, la nuit, en tâtonnant avec la seule aide d'un rayon de lune dans les hautes croisées pour marcher pieds nus, pour ouvrir sans bruit les portes, pour me faufiler entre les rangées de tables, pour m'asseoir à ma place habituelle déshabituée alors, ou celle d'un condisciple admiré ou haï, ou bien à la place de mon père ou de ma mère ou de ma femme dans le silence pesant de la nuit entre les cartes de géographie et d'anatomie au mur, le globe terrestre qui tournait en le frôlant, les pots en étain avides des rayons de lune sur l'armoire, les livres derrière la vitre de la modeste bibliothèque. *« Prenez vos cahiers, écrivez la date en haut de la page, puis le titre : Louis XIV, le Roi-Soleil, quatorze en chiffres romains » ...*

À l'école de La Ronde, village frontalier de la Vendée chouanne, mes parents ne remplissaient leurs deux classes de l'école publique qu'avec les enfants des dissidents de la Petite Église, communauté de réfractaires au serment des prêtres à la Révolution dans la commune voisine de Courlay (patrie d'Ernest Pérochon, prix Goncourt 1920 avec Nêne qui enchanta mon enfance, et passé comme mon père par l'École Normale d'Instituteurs de Parthenay), les parents respectant plus que les catholiques le carême avant Pâques, les enfants n'avaient qu'une pomme et une tartine de pain pour le repas de midi, ils pleuraient d'avoir faim, étaient inattentifs l'après-midi, mes parents étaient tentés de les nourrir et alors mécontenter les parents qui enlèveraient leurs enfants de l'école publique. L'école de La Ronde a fermé. Les cinq classes sont passées à l'école privée.

Germaine habitait tout contre notre préau. Elle me gardait en l'absence de mes parents. J'ai adoré me blottir contre ses seins de treize ou quatorze ans. Les grandes filles du Certificat aidaient à la maison. Les grands garçons, au jardin. Dans le monde entier, la maison d'école est le lieu de ces ambiguïtés nourricières, de ces confusions équivoques et ambivalences vécues par l'enfant comme des failles dans le réel où le poétique peut germer.

Chez mon grand frère, le poète René Guy Cadou (et il me plaît que ses souvenirs *Mon enfance est à tout le monde* aient été achevés d'écrire à Murols en Auvergne où nous nous sommes probablement croisés autour de la fontaine-abreuvoir des bovins au cœur du village où j'accompagnais le soir les bêtes que je gardais au pied du château féodal en ruine avec le compaing de la ferme voisine de notre maisonnette de vacances), chez Cadou qui avait vécu avec en lui le sceau, marqué au fer des origines, de sa maison d'école natale de Sainte-Reine-de-Bretagne en Brière ou celle du quai Hoche à Nantes, la maison pleinement sienne d'adulte encore à venir a été d'abord réduite à une chambre d'hôtel ou de location passagère précaire et pauvre, réduite dans certains poèmes à une mansarde à peine meublée, comme en navigation dans le ciel, une sorte de maison nomade pareille à une roulotte de bohémiens, une chambre au dépouillement obsédant comme le dénuement du jeune Cadou, orphelin de mère puis de père, et prenant conscience d'une condamnation à une solitude essentielle qui peut être aussi le signe d'une grâce et d'une grandeur d'âme *(« Il faut être seul pour être grand mais il faut déjà être grand pour être seul »*), cette chambre dans son œuvre de 1938 à 1942 est pareille à celles qu'on trouve dans l'œuvre de ses maîtres Pierre Reverdy et Max Jacob, triste et chaulée et nue. La vraie maison, meuЫéе et peuplée, attendra que la vie de Cadou se meuble et se peuple.

J'ai déjà (dans *«Le chant profond de René Guy Cadou »,* in *Un poète dans le siècle*, actes du colloque de Nantes en 1997, éditions Joca Séria, 1998) sinon soutenu la thèse du moins avancé l'hypothèse que la mutation (vers 1942-1944 avec *La Vie rêvée* et *Lilas du soir*) entre la dissémination reverdienne des images analogiques et centrifuges où séminent à tous vents le sens caché (caché aux yeux et à la main du poète lui-même : créer, c'est faire ce qu'on ne sait pas faire) et la raison d'être existentielle, biographique, du poème d'une part et d'autre part, cette dissémination étant cependant maintenue par principe car elle est le moteur et le mode de fonctionnement mêmes de la pulsion poétique passant par le langage, les poèmes de moins en moins hachés et de plus en plus liés du point de vue syntaxique, plus soumis à une cohérence, un recentrement logique, l'hypothèse donc que cette évolution passant aussi d'une lecture plutôt visuelle (et cubiste) auparavant à une lecture plutôt vocale (à haute voix de la *«pleine poitrine »*), et même comme je l'ai indiqué dans l'étude citée, à une propension au dialogue, fût-ce avec soi-même (un toi qui est une partie du moi) ainsi que Christian Moncelet l'avait bien vu dans son livre *Les Liens de ce monde* (éditions Champ Vallon), l'hypothèse que biographiquement cela correspond à une moindre errance de village en village, à une vie moins aléatoire, à la rencontre avec Hélène, à l'amour et le don de soi concentrés sur une personne, et un œuvre à faire dont la nature et l'envergure et l'ambition se dessinent plus nettement, à l'espoir de l'ancrage de longue durée dans un paysage, un village, une maison, une famille, un mode de vie et le style d'écriture qu'il engendrera.

On part des *« Maisons du destin »* (in *L'Aventure n'attend pas le destin*) :

*« Il y a des maisons dont je n'approche guère*

*Que par un mouvement timide de la main*

*Des maisons qui n'ont rien pour elles que des portes*

*Toujours béantes sur la tartine d'un enfant »*

où tout est triste et désespérant, le vent maigre, la pluie ne chante pas, le ciel vacille, le poète veille avec sa lampe-phare dans la nuit sur les pauvres affamés de bonheur.

On passe par *« La Maison du Crève-cœur »* (in *La Vie rêvée*), encore peu réalisable, fragile, frêle, flottant dans l'imaginaire, marquée par les blessures fantasmées mais dont le visage de craie chante (volets de verdure, oiseau, horloge, rideau, voix, noms marins, soir, sang, cheminée, une étoile descend...)

*« Maison de solitude ô maison vagabonde*

*Toi qui flottes plus haut que la poussière blonde*

*Et tends vers Dieu tes joues plus fraîches que nos mains*

*Le ciel est dans tes murs, montre-nous le chemin »*

Maison qui ouvre, qui permet le départ, le voyage de la vie, la quête du sens. N'est-il pas remarquable que le seul roman qu'écrivit Cadou*, La Maison d'été* (éditions Le Castor Astral), ressasse ce thème ? On arrive à *« Moineaux de l'an 1920 »* (in *L'Héritage fabuleux*,1948-1949)

*« Je suis debout dans mon jardin*

*[…]*

*l'inclinaison natale ... Les oiseaux...)*

*Un train sans voyageurs passe dans la forêt3*

*Je vais jaillir du sol comme une tulipe*

*L'appareille tout seul vers la Face rayonnante de Dieu*

*Crachez sur moi*

*Crachez bien droit*

*Comme des hommes*

*Cadou s'en moque. »*

C'est-à-dire qu'il est parvenu à une forme de souveraineté, sinon de sérénité. Voilà ce que permet la vraie maison définitive, celle du *« cœur définitif»,* c'est-à-dire bien définie, où l'on sait ce que l'on peut en attendre, où le poète a trouvé ses *« marques »* comme on dit, ses repères pour le voyage vers le sens, le salut.

La chambre des pauvres commencements était une barque à la dérive, la maison finale est une Arche du salut personnel et aussi bien collectif à travers l'œuvre de poésie : *« La blanche école où je vivrai »* (in *Les Amis les anges*) tiendra sa vie de la poésie, de l'osmose avec le pays, de l'amour d'Hélène et pour elle, et des enfants-fleurs de l'école à défaut d'être les enfants de René et d'Hélène. Maison-mère, maison-femme, maison-terre, maison-paysage, maison-souvenir, maison-avenir *(« Le souvenir n'est que la connaissance du futur que nous percevons à travers le passé »*), la maison-totale permet d'être au centre de son propre monde et, si l'on peut dire, au centre de soi-même, et de pouvoir dire qu'avec quelques êtres et choses privilégiés, choisis, essentiels, *« Je recommence le monde»* (dans *« La Solitude »,* in *Les Sept Péchés capitaux*,1949).

Dans *« La Saison de Sainte-Reine»* (dans *Les Visages de solitude*, in *Hélène ou le règne végétal*), qui commence par *« Je n'ai pas oublié cette maison d'école »*, se mêlent le familial privé et le scolaire public, dans l'équivoque et l'ambiguïté que j'ai tenté d'évoquer.

*« J'ai toujours habité de grandes maisons tristes »* (dans *Les Visages de solitude*, in *Hélène ou le règne végétal* 4) insiste sur la maison comme révélation du Soi, le secret de mon identité :

*« J'ai choisi mon village à des lieues de la ville*

*Pour ses nids sous le toit et ses volubilis »*\*

*« Louisfert »* (in *L'Aventure n'attend pas le destin*), c'est le terme du voyage, René y mourra dans la chambre du haut alors que la tempête qui accouche du printemps secoue la maison d'école, dans le village *« emmuré de forêts »* pour être plus aisément mystique, légendé :

*« Je vais loin dans le ciel et dans la nuit des temps*

*Je marche les pieds nus comme un petit enfant »*

(et un saint François d'Assise), alors la prosodie a pris son ampleur, l'amble de sa marche à l'étoile, la métrique a pris la liberté totale de dérouler de longues laisses au souffle claudélien (sans oublier Whitman, Segalen, Saint-Pol Roux, Paul Fort, Francis Jammes) alternant avec des vers courts, versets de plus en plus libres, avec des jeux de sonorités subtils.

Hélène a bien résumé le parcours : *« Il nous parle, avant tout et toujours d'une maison d'école qui n'est jamais la même, mais une école vingt fois répétée entre Sainte-Reine et Louisfert, entre la naissance et la mort. Une école, c'est une grande bâtisse, un peu en marge du village, à la fois lieu d'attraction et lieu de désertion. La vie de l'éсоlе bat comme un pouls. On accourt à l'école, le matin, de tous les hameaux, dans la journée celle-ci bourdonne puis se vide, soudain, le soir, en un instant. Des volées d'enfants se dispersent, seul demeure celui qui habite l'école de par sa propre destinée. La vie de Cadou, de même que sa poésie est rythmée par celle de l'école. Il a besoin de ce lieu en porte-à-faux pour écrire. Il habite, en quelque sorte, l'inhabituel et cette singularité lui convient et l'angoisse tout à la fois. »* (*Une vie entière*, éditions du Rocher.)

Avant de terminer sur les deux poèmes célèbres célébrant la maison, je salue mon plus qu'intime ami, frère d'âme, le poète Daniel Reynaud (1936¬2004), digne héritier de Cadou — dont je publie les *Œuvres complètes* (éditions Le Vert Sacré) — et qui aima tellement écrire des poèmes à la craie blanche sur le tableau noir de la classe de ma femme, dans un état second de rêverie régressive et parfois trop alcoolisée, que tard dans la nuit sur la pointe des pieds je l'abandonnais à ce suspens du temps. Ces poèmes que le matin Helyett devait recopier avant de les effacer avec l'éponge humide, il aurait fallu pouvoir en photographier la belle écriture calligraphique où scolaire et poétique se rejoignaient.

On ne peut terminer une telle ébauche d'une étude pour laquelle il faudrait tout un ouvrage, sans citer les deux poèmes suivants parmi les plus cités et récités de Cadou. Dans le premier, la maison du poète a trouvé sa plénitude (et Cadou avec elle), elle est devenue quasiment cossue avec ses grands meubles noirs et taciturnes qui ont pouvoir poétique et magique de ranimer l'inanimé, de lui rendre la vie avec la complicité de l'arbre en fleur, de tout le cœur de la forêt avec ses cris d'oiseaux, la complicité dans le jeu analogique de la dissémination des mots clefs de l'imaginaire cadoucéen, lampe, femme, pain, légèreté, solitude fertile, matin, comme si la maison de poésie permettait de revivre le temps retrouvé du premier matin du monde, ce que Rilke appelle *« tant de beauté dans tout ce qui commence ».*

Enfin, sur le mode chantant bref et simple comme sont les poèmes patinés qui semblent venir du fond des siècles, *« Automne »* (saison mentale du grand frère Apollinaire, qui n'est pas étranger à cette image de l'odeur du temps) : pluie et soleil ensemble tenus par l'arc-en-ciel serait une assez juste analogie de la mémoire. L'effet tragique dans sa douceur (et mystique au sens d'une espérance indéfinie) que produit le dernier soleil de la vie pour un enfant de sept ans SE retrouvant dans SA maison (il faut marquer la force du redoublement par l'insistance de la voix, et en cela l'oralité acquise de la poésie de Cadou à son épanouissement montre bien son importance), cet effet ambivalent explique le succès de ce poème dans les anthologies. Je n'ai jamais rencontré de lecteurs et mieux encore de mes anciens élèves de lycée par milliers qui ne se souviennent avec émotion de ces merveilleuses poussières du temps déposées sur la mémoire, qui aura toujours sept ans (ici l'âge de raison et l'âge de maison !).

Nombre d'écrivains et poètes enfants d'instits ont écrit ce qu'ils doivent à leur maison d'école parentale, on n'aurait pas de peine à composer sur la maison d'école une Anthologie (ou Hante-au-logis). On voudra bien me pardonner d'avoir présenté en quelque sorte un plaidoyer pro domo.

*« Automne*

*Odeur des pluies de mon enfance*

*Derniers soleils de la saison !*

*À sept ans comme il faisait bon*

*Après d'ennuyeuses vacances,*

*Se retrouver dans sa maison !*

*La vieille classe de mon père,*

*Pleine de guêpes écrasées,*

*Sentait l'encre, le bois, la craie*

*Et ces merveilleuses poussières*

*Amassées par tout un été.*

*Ô temps charmant des brumes douces,*

*Des gibiers, des longs vols d'oiseaux,*

*Le vent souffle sous le préau,*

*Mais je tiens entre paume et pouce*

*Une rouge pomme à couteau... »*

***Notes***

1. Gaston Bachelard (1884-1962), philosophe des sciences et de la poésie.

2 On dit «à-tchu-pia » en poitevin, c'est plus imagé 1

3.Alexandrin que Daniel Reynaud considérait comme l'un des plus beaux, plus émouvants.

4.Règne Végétal, et Rendez-Vous (final).

5*.« Celui qui entre par hasard »,* in *Les Biens de ce monde*.